

FLEURANGE.

L'ÉPREUVE

XIX

(Suite)

Toutes les qualités extérieures qui peuvent plaire ou séduire, le comte Georges de Walden les possédait, et, s'il n'eût point été sage de se fier complètement à sa physionomie chevaleresque, et de regarder la noblesse de ses traits et celle de ses manières, comme l'indice certain d'une âme exempte d'égoïsme, il était néanmoins impossible de le voir sans le remarquer, et difficile de l'oublier après l'avoir vu. Le vif souvenir demeuré dans la mémoire de Fleurange n'était donc pas aussi singulier qu'il pouvait le paraître, et elle avait plus d'excuses qu'elle ne s'en était trouvées à elle-même. Ce qui était beaucoup plus surprenant, malgré le charme dont elle était douée, c'était que cette impression eût été réciproque, et qu'au bout d'un an elle ne fût point effacée.

Il n'eût pas fallu, sans doute, comparer le sentiment naïf, confus, involontaire de la jeune fille, avec celui que pouvait éprouver un homme telle que le comte Georges. Mais sous les traits de Cordelia, l'image de Fleurange était restée présente à ses yeux comme à son imagination. Il désirait passionnément la revoir. Il s'était promis qu'il y parviendrait, sans examiner dans quelle intention il formait ce projet, et cette préoccupation tenace avait, plus qu'il ne voulait